

L'enquête

René-Pierre Azria, banquier philanthrope

VIRGINIE ROBERT

2,001 mots

23 juin 2010

Les Echos

ECHOS

13

20704

Français

All rights reserved - Les Echos 2010 Visitez le site web: lesechos.fr pour plus d'informations.

Banquier d'affaires à New York, spécialiste des fusions-acquisitions à plusieurs milliards des deux côtés de l'Atlantique, le Français **René-Pierre Azria** est aussi un homme engagé dans la défense des droits de l'homme. Son action civique comme sa réussite professionnelle sont aujourd'hui récompensées par un prix prestigieux.

Ce soir, à l'hôtel Saint Regis à Manhattan, **René-Pierre Azria** sera le premier Français à recevoir le prix Herbert Lehman de l'American Jewish Committee (AJC), qui honore un individu « pour son action civique, sa philanthropie et sa réussite professionnelle ». « Tout le monde peut gagner de l'argent ici, ce qui est honorable, c'est de le partager », explique cet ancien de Rothschild à New York, qui a créé il y a un peu plus de deux ans sa propre société de conseil en fusions et acquisitions Tegriss Advisors. Son nom vient s'ajouter à une impressionnante liste de « stars » de Wall Street bien plus connues que lui, de Leon Black, le fondateur du fonds d'investissement Apollo, à Stephen Schwarzman, le fondateur de Blackstone, au maire de la ville, Michael Bloomberg, déjà tous récompensés par ce prix lancé en 1963. « On y trouve le "Who's Who" de la finance. Le fait que des gens comme Henry Kravis ou l'ancien président de la banque mondiale James Wolfensohn l'aient obtenu place la barre très haut », remarque David Harris, directeur de l'AJC.

Une obligation morale

La philanthropie, les liens communautaires et associatifs, sont en Amérique le supplément de la vie professionnelle. On y tisse ses réseaux, on y prouve sa réussite grâce à de généreuses donations, on y gagne parfois du pouvoir et toujours de la considération. Mais le don est d'abord ressenti comme une obligation morale. « Ici, on ne compte pas sur l'Etat. Il est attendu des gens les plus aisés qu'ils contribuent aux causes qui leur tiennent à coeur. Et ceux qui ne le font pas sont très mal vus », observe Susan Fales-Hill, une donatrice de l'American Ballet Theater. Qu'il s'agisse d'art, d'action sociale, de religion ou de politique, la philanthropie américaine se distingue par son approche du terrain et son goût de l'expérimentation.

Cette forme d'activisme social attire les plus fortunés -comme Bill Gates, qui a créé sa propre fondation avec sa femme et qui vient, avec Warren Buffett, de lancer une campagne pour que les milliardaires partagent la moitié de leur fortune -, mais aussi des générations d'Américains de toutes origines. Quelque 1,2 million d'organisations charitables et près de 350.000 congrégations religieuses recensées dans le pays bénéficient de ces largesses. Malgré la récession et grâce à une fiscalité avantageuse, les donations charitables n'ont reculé que de 3,6 % l'an dernier, à 303,7 milliards de dollars selon la Giving USA Foundation, soit l'équivalent du PIB de la Thaïlande. L'Amérique est le plus grand pays philanthropique au monde. « J'ai eu la chance d'avoir une éducation en France qui m'a fait faire un métier qui me rend riche. Et ce que j'ai appris ici, c'est qu'on donne », affirme **René-Pierre Azria**. A maintenant cinquante-trois ans, cet ex-HEC a promis l'année dernière un demi-million de dollars à Daniel Bernard, l'ancien patron de Carrefour, venu récolter des fonds aux Etats-Unis pour l'école. Il est aussi très actif au sein de l'Agef, une association qui rassemble les anciens des grandes écoles françaises aux Etats-Unis.

En choisissant cette année le banquier français, l'AJC récompense l'un des siens. Mais ce n'est pas toujours le cas. Les récipiendaires du prix Herbert Lehman viennent toujours du monde de la finance mais ne sont pas nécessairement juifs ou membres de l'association, explique David Harris. Cette organisation très respectée de 175.000 membres, qui a été créée en 1906, s'est donné pour mission de développer le bien-être d'Israël et des juifs, et de faire avancer les valeurs démocratiques et les droits de l'homme aux Etats-Unis et dans le reste du monde. **René-Pierre Azria** en est gouverneur, membre du comité exécutif et administrateur. C'est lui qui subventionne, à titre personnel, à titre personnel, leur bureau de Paris. « Nous avons appris à le connaître depuis cinq ans. Il a rapidement grimpé les rangs en étant à la fois très actif et très généreux », observe David Harris. « Ils sont là pour créer des ponts. Il faut promouvoir une société de droit et une société pluraliste », assure avec conviction **René-Pierre Azria**. Le ton est ferme, mais ses manières sont modestes. Il n'y a rien de flamboyant chez ce banquier-là. A la différence de certains, il ne compense pas une petite taille par de l'agressivité. Au contraire, le sourire facile et

chaleureux, il fait preuve d'une grande prévenance. Son jugement est incisif mais toujours respectueux de l'autre. « C'est quelqu'un de très intègre et qui a énormément de compassion. Sa générosité est exceptionnelle », souligne une banquière new-yorkaise.

Le « bling-bling » des galas

Français d'origine tunisienne, **René-Pierre Azria**, qui a également la nationalité américaine, a pris la responsabilité de l'institut Afrique de l'AJC. Son objectif est de recréer des liens avec une Afrique musulmane qui est aujourd'hui majoritairement opposée à Israël. La présence, le contact sont la base du dialogue qu'il essaie d'instaurer dans tous ses engagements. C'est ce qui explique également son soutien à Hillel, une association qui crée des maisons juives sur les campus afin que les étudiants aient un lieu où se retrouver, partager et rompre leur isolement si nécessaire. « C'est très utile dans des pays comme le Venezuela, où l'antisémitisme reprend vigueur », souligne-t-il.

Ses engagements ne se limitent pas aux seules couleurs de son identité culturelle et religieuse. Il finance d'autres associations, comme le Southern Poverty Law Center. Cette organisation dédiée aux droits de l'homme lutte, en particulier dans le sud des Etats-Unis, contre des groupuscules porteurs de messages haineux, comme le Ku Klux Klan. « On poursuit en justice les expressions de haine sous toutes ses formes, qu'il s'agisse d'abus de la police ou parce qu'il faut prendre la défense de gays ou de Noirs. »

Sa femme, Alexis, s'est impliquée à ses côtés avec l'association Action contre la faim. Plusieurs années de suite, il a calqué le montant de sa donation sur la totalité de l'argent obtenu. « Elle s'occupe du gala et des levées de fonds privés. Ces fonds sont très importants parce qu'une association peut en disposer comme bon lui semble, sans être tenue par les restrictions qui accompagnent souvent l'aide publique », explique **René-Pierre Azria**. A New York, les galas sont la face « bling-bling » de la philanthropie. Limousines, robes de grands couturiers, tables à 10.000 dollars pièce rassemblent les élites fortunées de la ville dans les grands hôtels de Manhattan et font les belles heures du « Social Diary ». C'est le cas du Bal des berceaux, une initiative franco-américaine à l'organisation de laquelle les Azria ont souvent participé et qui marque l'entrée dans le monde de jeunes débutantes. Les profits vont à des oeuvres pour aider des enfants.

De prestigieux parrains

Comment ce fils d'antiquaire parisien s'est-il ainsi retrouvé au firmament de la finance américaine, qui le coopte, avec ce prix, si ouvertement parmi les siens ? Un peu par chance et un peu grâce au Japon. Coopérant à Tokyo, il apprend le japonais qu'il parle couramment (comme l'italien) et intègre les rangs de la filiale nipponne d'Indosuez. Spécialiste des fusions-acquisitions, en particulier dans les télécoms et les médias, il rejoindra ensuite New York, où il prendra la présidence de Financière Indosuez Inc. A ce titre, il négociera un partenariat avec le fonds d'investissement Blackstone et sera le directeur général du joint-venture. « A l'époque, ils n'étaient que sept autour de Stephen Schwarzman, Pete Peterson, et Roger Altman. On s'est bien connus. Ce sont devenus des amis », raconte **René-Pierre Azria**. Créé comme une boutique spécialisée dans les fusions-acquisitions, Blackstone s'est transformé par la suite en l'un des premiers fonds de LBO au monde et ses dirigeants sont devenus des légendes de Wall Street. Pete Peterson a été ministre du Commerce de Nixon, président de la Réserve fédérale de New York et du Council of Foreign Relations. Roger Altman, un proche des Clinton, a été sous-secrétaire au Trésor avant de fonder le fonds Evercore.

Des parrains prestigieux pour une carrière à Wall Street qui s'est déroulée, de 1996 à 2007, au sein des murs de la Banque Rothschild. « C'est quelqu'un de très fin, qui comprend les personnalités et les motivations pas toujours déclarées. Un esprit brillant et stratégique qui a réussi à accomplir des transactions qui auraient pu facilement échouer », raconte un homme d'affaires qui l'a vu à l'oeuvre. Très bien connecté avec les milieux d'affaires américains, il a aussi servi de grands groupes français et a réalisé beaucoup d'opérations transatlantiques. Le rachat de Sterling Drug par Sanofi, l'OPA de Suez sur United Water, le rachat de Global One par France Télécom font partie de ses trophées. Ils sont immortalisés sur des « tombstones », ces petites pierres tombales de verre qui commémorent chaque opération et qu'il a rassemblées sur un coin de table, dans ses nouveaux bureaux de Park Avenue. **René-Pierre Azria** a quitté l'antenne de Rothschild à New York - sur fond d'un désaccord avec l'équipe en place, mais personne ne veut en parler ouvertement - pour monter sa propre boutique il y a deux ans. Une opération à 4 milliards de livres sterling (l'assureur britannique Phoenix Group) a marqué les débuts de la jeune structure. Il passera quatre mois en Grande-Bretagne, ne rentrant qu'un week-end pour voir sa fille obtenir sa ceinture noire de Taekwondo. « C'est l'un des rares banquiers à avoir réussi un "spac" », apprécie Pierre Albouy, de chez Rothschild à Paris. Les "spac" sont des sociétés sans activités opérationnelles que l'on cote dans l'objectif d'acquérir une entreprise. « Contrairement au LBO, qui crée de la dette, nous apportons du capital. Et tout le monde peut en profiter puisque ce sont des sociétés cotées », explique **René-Pierre Azria**. Il est en train de récidiver avec le groupe Prisa, par ailleurs candidat à la reprise du « Monde », et vient de s'associer à la boutique Aforge Finance, dont il pilotera le bureau à New York. « Je débloque les affaires. C'est ça mon service. Je crée de la fluidité », assure le banquier. Un savoir-faire aussi utile dans la banque d'affaires que dans la défense des droits de l'homme.

Son parcours

- Fondateur et PDG de Tegrif Advisors, une société de conseil spécialisée dans les fusions-acquisitions

à New York (depuis 2007). - Global Partner chez NM Rothschild & Sons à New York et en charge de l'activité télécoms de Rothschild aux États-Unis (1996-2007). - Président de Financière Indosuez Inc. à New York et directeur général de Blackstone Indosuez (1987-1996). - Rejoint Banque Indosuez à New York dans la Merchant Banking Division et y monte l'activité de fusion acquisition (1985-1987). - Coopérant au Japon à la Chambre de commerce et d'industrie française puis entre à la Banque Indosuez (fin 78 à octobre 1985) - Ancien élève de HEC, Deug de Mathématiques à Jussieu, diplôme international de management de HEC, la London Business School et de la Stern Graduate School de New York University. - Membre du conseil d'administration de Phoenix Group Holdings, de Jarden Corporation et des Editions de La Martinière. - Membre de l'American Jewish Committee, Action contre la Faim, Southern Law Poverty Center.

020618576268

Document ECHOS00020100623e66n00001